



Yeats essayiste

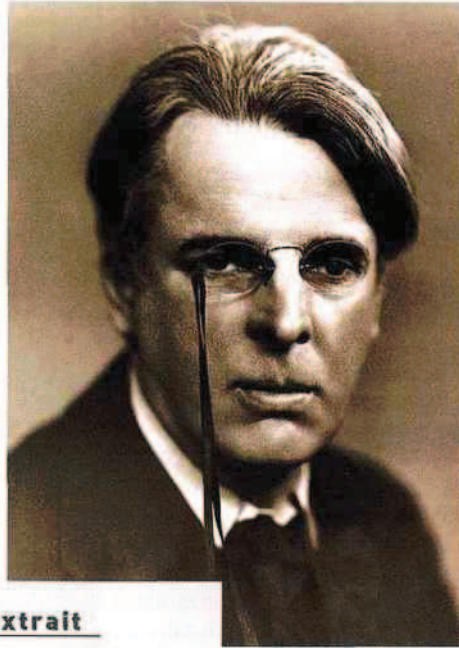
Essais et introductions, William Butler Yeats,
Jacqueline Genet (dir.), éd. PUPS 584 p., 24 €.

Par **Claude Schopp**

Selon Louis MacNeice (1), toute anthologie de la poésie de langue anglaise qui se respecte devrait compter au moins 60 poèmes de William Butler Yeats (1865-1939). Ce volume, rassemblant l'intégralité des *Essais et introductions*, édité par Jacqueline Genet, qui a œuvré sans trêve afin de donner au public francophone l'accès le plus large à l'œuvre de Yeats, en particulier aux œuvres en prose et au théâtre, constitue dès lors une pièce d'importance. Qu'est-ce que Yeats, sinon le plus grand poète de l'histoire de la littérature irlandaise ? En effet, tout poète, voire tout artiste irlandais du siècle dernier, a été appelé à se définir par rapport à lui, que ce soit pour le révéler comme fondateur d'une nouvelle poésie faite d'exigence, ou pour s'opposer à sa conception de l'art comme rituel empruntant des chemins obscurs, parfois aux confins de l'hermétisme.

L'ouvrage commence par un vibrant hommage à Shelley et à William Blake, les maîtres qui ont ouvert à Yeats les portes de l'art véritable, celui qui jette des ponts entre le visible et l'invisible, art « expressif et symbolique », et « composé de toute forme, de tout son, de toute couleur, de tout geste, une signature de quelque essence qu'on ne peut analyser » (« William Blake et ses illustrations pour *La Divine Comédie* »).

Tous les articles qui suivent, essais ou préfaces, trouvent leur cohérence dans le rôle primordial que Yeats accorde à l'imagination créatrice, qui a « une façon de parvenir à la vérité que la raison n'a pas » et dont « les commandements, transmis quand le corps est immobile et la raison silencieuse, sont les plus contraignants qu'il nous soit donné de connaître ». « L'imagination est la voix de ce qui est éternel en l'homme », écrit-il encore en écho proche et lointain à son maître William Blake, qui considérait le monde de l'imagination comme le monde de l'Éternité. Par ailleurs, ces *Essais*, qui empruntent un parcours chronologique,



UNDERWOOD & UNDERWOOD/CORBIS

Extrait

Les œuvres d'art sont toujours engendrées par d'autres qui les ont précédées, et chaque chef-d'œuvre devient l'Abraham d'un peuple élu. Quand nous nous réjouissons d'une journée de printemps, se mêle peut-être à notre émotion personnelle une émotion que Chaucer trouva chez Guillaume de Lorris qui la tenait de la poésie de Provence ; nous célébrons notre mai venteux avec un enthousiasme mûri à des soleils plus méridionaux ; et tout notre art a son image dans la messe, qui manquerait d'autorité si elle n'avait son origine dans des cérémonies sauvages enseignées à travers quels périls et par quels esprits à des sauvages nus.

Essais et introductions,
William Butler Yeats

(1) *The Poetry of W. B. Yeats* (1941), Louis MacNeice, rééd. Faber and Faber, 2011.

découvrent en même temps une des caractéristiques fondamentales de l'œuvre : sa remarquable aptitude à se renouveler, engendrée par une quête, serpentine et récurrente, toujours reprise, pour inventer une nouvelle poésie, privilégiant le symbole et rejetant l'allégorie, et pour fonder une critique d'art. « Tous les écrivains, tous les artistes en quelque domaine que ce soit, dans la mesure où ils ont des capacités philosophiques ou critiques, peut-être précisément dans la

mesure où ils ont été sciemment des artistes, ont eu une philosophie, une critique de leur art » (« Le symbolisme de la poésie »).

Quelques essais (« Certaines nobles pièces du Japon », « J. M. Synge et son temps ») traitent du théâtre et de la volonté d'élever « un vrai théâtre de beauté » en opposition avec les arts commerciaux qui « corrompent en pratiquant le compromis, en s'arrêtant en chemin, par leur idéalisme dépourvu de sincérité et d'élégance » : ce sera l'Abbey Theatre, si important pour la Renaissance irlandaise.

△ William Butler Yeats
(1865-1939), ici en 1923.

On peut rejeter certains aspects des conceptions de Yeats, juger suspect le traditionalisme affiché par le poète, taxer de passéisme son constant éloge outré de la coutume et de la rude paysannerie irlandaise faiseuse de légendes, allant de pair avec ce mépris du progrès et de l'utilitarisme qui lui fait écrire : « Comment les arts peuvent-ils vaincre la lente agonie du cœur humain que nous appelons le progrès du monde, et porter la main sur les cordes du cœur humain, sans devenir le vêtement de la religion comme au temps jadis ? » (« Le symbolisme de la poésie »). On peut encore trouver excessive sa condamnation de la ville ou être loin de partager son goût pour les spéculations ésotériques : « Tout ce qui touche à la métépsychie l'attire, car il espère par là échapper aux limites du temps et de l'espace », note Jacqueline Genet. Ses positions idéologiques, très marquées par son temps, n'ont pas, il est vrai, toujours résisté à l'usure. Mais il serait aveugle celui qui serait insensible à sa force de conviction, à ses images fulgurantes, à la magie de son langage, à la musicalité de ses vers et de sa prose (qui transparait ici malgré les inévitables déperditions des traductions). En un mot, à son style.

Miroir d'un engagement essentiellement esthétique, les *Essais et introductions* offrent le fidèle reflet de tout le problème, déjà posé par Mallarmé, de l'invention d'une forme et d'un langage modernes à partir de l'héritage esthétique et idéologique du XIX^e siècle. □